

Ailleurs deux ombres dansent...

Encloses dans le silence des heures,
les mains froides s'en retournent à leur nuit.
Il pleut des ombres mouvantes
sur le carreau ébréché de je ne sais quel
cœur de verre

Ailleurs deux ombres dansent, si fort
serrées dans l'orbe des lucioles
qu'elles sont la danse même du feu.

Ailleurs c'est tout l'hors
qu'incendie l'intime absence

L'intérieur est glace
l'aurore y dépose un rose ciel

le soir un bleu grisé quand il pleut.

Où es-tu... ?

Dans ce monde sans rêves
le silence rejoint le songe blanc
des fleurs éteintes.

Où es-tu parmi tout ce froid ?

N'a de cesse...

Vies irradiées
en éclats de blessures pliures
de peaux désaimantées
dans ce champ blanc qu'érodent
la pluie et le fer miné de rage de cris réprimés
dans ce grand terrain vague poussent des griffes
et des chardons au cœur bleu poussent la vie
vers sa mort

cesse de s'écrire la ligne d'horizon
dépassée la flèche qui tue
cesse de s'écrire le mot en instance
sur le lit défait d'aurore
ne cesse pas de ne pas s'écrire
ce silence d'elle déposé sur ton épaule
ne cesse pas... La pluie du cœur

ne cesse pas de ne pas s'écrire
« la mort »

n'a de cesse pourtant...
dans ce grand terrain vague
cette pliure du temps
la lettre se déplie au soleil fugace
au vent berceur :

ce Je t'aime à l'encre violette
ne cesse pas de s'écrire : « Je t'aime »

entre les fils d'eau de tes doigts,
dans la paume de ta main
je vis.

Ils ont fermé la porte...

Ils ont fermé la porte.
Se détissent un à un les tableaux du rêve.
Le jour s'affole comme un oiseau pris au piège en plein ciel.
Il y a ce soleil rond penché vers le sol
et sur ton visage les doigts parfumés de la brise. Il y a le vent,
son chant vibrant dans les chênes argentés
et le silence comme un ciel de traîne.
Il y a ce ciel si vaste, et cette vie
si brève. Cette autre vie trop éternelle
et cet autre ciel trop exigü.

Ils ont fermé la porte...
Et voilà que tu erres enfermée dehors.

Se défait...

Au-delà du ressassement du sens
non-sens du lieu à la déchirure des couleurs
comme une hémorragie de silence

le ciel s'éteint
y pleuvent des mouettes mortes
que le pavé bossu piège
y pleuvent des miroirs amonceleurs de solitudes
dévisagées
et la nuit vient
rampante aux abords du lieu où chacun balbutie

comme un destin un dessin dé-dessiné.

Le silence tombe avec la nuit...

Le silence tombe avec la nuit...
naissance ou mort,
je ne sais. Il tombe sur le vert noirci des landes
et me parle de toi à voix très basse.

L'amour est murmure,
retour à l'eau des sources.

Ici...

Ici les fenêtres s'ouvrent comme des yeux
sur la nuit du jour
du petit matin jusqu'au soir tardif c'est déjà l'été.

Dans la cour intérieure un arbre atone poursuit têtu
son destin d'arbre. J'aime ses branches anarchistes.

Ici est un centre aux couleurs mitigées
aux hasards de hasards qui s'entrechoquent
et jouent parfois très faux. Alors
il y fait froid à trois pas de l'été.

Chez moi c'est plein sud -
je n'y suis pas.

Dans la volée d'escaliers...

Dans la volée d'escaliers
ces mêmes rires d'enfants à l'envolée
qui truandent les heures blanches en leur chipant chocolat et soleil...
ou cet autre fruit d'or : une orange,
mais sanguine à fleur de peau, fine
fine...

La vie est une enfant que l'horizon aimante.
Et dans mes bras, cet enfant non né.

Exil...

Terre d'enfance
cet exil qui tresse son nid
de printemps fanés

L'heure errante...

L'heure errante,
déferlante anomie de la lame
sur les brisants du cœur

Et puis le vent... ce chant d'orient du vent haleur
picoré des mouettes...
le vent très blanc
lissant la nappe viride du ciel

Une pluie atone brouille tous les soleils.